
Malpertuis ou Jean Ray face au mythe

Catherine Berkans



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1689>

DOI : 10.4000/textyles.1689

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1997

Pagination : 225-231

ISBN : 2-87277-009-7

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Catherine Berkans, « *Malpertuis* ou Jean Ray face au mythe », *Textyles* [En ligne], 1-4 | 1997, mis en ligne le 04 octobre 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1689> ; DOI : 10.4000/textyles.1689

« LES MYTHES NOUS PRESENTENT DE TOUTES PARTS », écrivait déjà Honoré de Balzac, en 1836, dans *La Vieille Fille*. Par ailleurs, depuis, l'usage du mythe en littérature n'a cessé de prendre de l'ampleur. Ainsi, non content d'ouvrir les différents chapitres de son *Malpertuis* – sans doute l'un des chefs-d'œuvre de la littérature fantastique – par un nombre important de citations et de références d'auteurs tels que Hauff, Ibsen, Poe, Voltaire..., le Gantois Jean Ray fait figurer en épigraphe au chapitre liminaire de la première partie de l'œuvre ces mots de N. Hawthorne : « Vous aurez beau bâtir des églises, jalonner les chemins de chapelles et de croix, vous n'empêcherez pas les dieux de l'ancienne Thessalie de réapparaître à travers les chants des poètes et les livres des savants ». Dès lors, le lecteur ne peut manquer de pressentir à côté du fantastique moderne, où « le réel quotidien interfère avec une autre réalité dont les lois ne sont pas les mêmes et [où] deux logiques se trouvent confrontées »¹, un fantastique classique, sorti de la tradition et nourri de mythes anciens.

Il n'est guère aisé, dès lors, de procéder à la lecture d'une telle œuvre. En effet, les acceptions et les interprétations que l'on donne aux mythes prolifèrent sans discontinuer ; d'autre part, il est vain de vouloir cantonner dans un champ culturel unique le pouvoir de signification de ces derniers. Ainsi le concept de « mythe » ne participe-t-il pas, à l'origine, de l'univers littéraire, mais du domaine religieux ; la mythologie est, de surcroît, indissociable de la religion antique, à qui elle fournit la puissance d'originalité et de gravité propice à l'épanouissement, et dont elle nimbe le potentiel sacré d'une nécessaire aura de crainte. On aborde alors aux rives de la psychologie, en considérant le mythe, avec Roger Caillois, comme « une puissance d'investissement de la sensibilité ». Il faut nécessairement faire choix, à l'instar de Pierre Albouy², de la dénomination de « mythe littéraire », pour souligner d'abord la fable mythologique proprement dite, traitée avec la plus grande des libertés par l'écrivain qui la met en œuvre, pour désigner ensuite les multiples significations que lui ont conférées les siècles.

¹ Dans *Cahier de l'Herne Jean Ray*. Sous la dir. de François TRUCHAUD et Jacques VAN HERP. Paris, L'Herne, 1980, p. 221.

² *Mythe et mythologie dans la littérature française*. Paris, A. Colin, 1969.

Revenons, dans cette optique, au *Malpertuis* de Jean Ray. L'œuvre la plus fascinante de l'écrivain belge conte l'épouvantable sacrilège d'un être immensément génial et puissant, Quentin Moretus Cassave, qui parvient à retrouver les dieux mourants de la Grèce antique et à les séquestrer dans la demeure austère et terrifiante de Malpertuis. Le savant moule les déités de l'antique Thessalie dans une enveloppe humaine afin de leur redonner force et vie. Le lecteur non averti est dès lors confronté au déchaînement sporadique des forces occultes qui hantent le logis (devenues mi-dieux, mi-hommes, les entités prisonnières de Malpertuis vivent alternativement des périodes de réminiscence et d'oubli de leur ancienne condition).

On ne peut manquer de s'interroger sur les facteurs qui ont créé l'extraordinaire audience d'une telle œuvre. Celle-ci est-elle due au choix spécifique de certains personnages mythologiques ? Aux procédés de mise en œuvre du fait mythique ? À la signification attachée à ce dernier ? Toutes questions auxquelles nous nous efforcerons de répondre et qui nous conduiront « fatalement » à faire l'hypothèse d'une « théorie du mythe » selon Jean Ray.

Une mythologie de collection

Considérons, de manière tout immédiate, la « Mythologie littéraire » du romancier dans son aspect premier, qui est de décrire une collection de personnages mythiques empruntés à d'autres civilisations. En un seul roman, Jean Ray exploite une multitude de références aux mythes du trésor gréco-romain, livrant à ces figures la quasi-totalité du terrain narratif. Il apparaît rapidement que chaque acteur de cette tragédie de l'Olympe déplacée à Malpertuis conserve scrupuleusement, jusque dans la déchéance où le place l'auteur, les traits caractéristiques de son ministère antique.

Ainsi, universellement connu pour avoir dérobé l'étincelle de feu divin qu'il offrit aux hommes, et pour avoir été enchaîné par Jupiter, en guise de châtiment, sur un rocher où un aigle venait durant des siècles lui ronger le foie, Prométhée fut découvert par Cassave dans son agonie éternelle. Le maître de Malpertuis le ramena pour en faire Lampernisse ; celui-ci mena contre l'aigle des greniers de la demeure, « à coups de couleurs et de lumière », une longue lutte pour conserver l'étincelle de feu qu'il avait si péniblement acquise : « Désiroire combat dont la tragique issue était cependant écrite sur la roue inexorable du destin... »¹.

Mentionnons de même Zeus, premier des dieux et souverain suprême des mortels aux actions desquels il se mêle. Dans cette optique, figuré dans le roman par le Père Eisengott, il est en quelque sorte l'arbitre des conflits

¹ *Malpertuis*. Paris, coll. J'ai lu, 1984, p. 165 ; les indications de pages renvoient à cette édition.

qui éclatent dans Malpertuis ; qu'on en juge : « Je ne puis dire comment, parmi nous, brusquement, apparut Eisengott », prononce Jean-Jacques Grandsire, neveu de Cassave, l'un des héros mortels de l'œuvre.

Il se tenait devant les habitants de Malpertuis comme un juge, au moment solennel de la sentence. Il disait :

— Que cessent les plaintes et les vains discours ! Personne ne doit savoir ce qui se passe dans Malpertuis ! Et ne pourrait le savoir ! (p. 65).

Ainsi désigné comme le représentant de l'ordre et de la justice, — tel était également son rôle dans l'Antiquité —, Eisengott est, par ailleurs, institué par Cassave « témoin de la parfaite exécution des volontés testamentaires » de celui-ci. Dès son apparition au Panthéon de la mythologie, Zeus fut représenté comme le dieu de la foudre et des éclairs. Déchaînant « les forces de la plus grande épouvante » (p. 172), et livrant « la vastité tourmentée des eaux... à l'assaut furibond des éléments » (*ibid.*) lors du dernier acte de la tragédie de Malpertuis, Eisengott est identifié : « Eisengott ! Eisengott est Zeus ! Le dieu des dieux ! » (*ibid.*). Enfin, le dieu de la Justice et de la Foudre est aussi le dieu vengeur qui agit par le moyen de divinités intermédiaires, instruments de sa justice : les Érinyes. Tisiphone, Mégère, Alecto, ou plutôt les dames Cormélon, sont les Érinyes que le grand Cassave ramena d'une île de l'Attique où elles vieillissaient dans leur malfaisance impuissante. La plus jeune d'entre elles, Alecto (Alecta dans le roman), exerça son ministère vengeur sous les yeux de Zeus-Eisengott : elle fit périr l'un des sbires de Cassave, le mortel Dideloo, qui osa la contraindre à l'amour.

Dernière figure de proue du récit, Euryale est telle que Cassave « la ramena, dans toute son épouvantable beauté » (p. 166) ; elle est la dernière Gorgone, déesse dont les yeux changent en pierre quiconque les fixe. Dès le début du roman, l'attention du lecteur se porte sur le regard de la jeune femme : « deux flammes vertes, immobiles, deux énormes pierres de lune perdues au fond d'une eau nocturne... » (p. 51). Euryale pétrifia l'épouse de Dideloo, la « femme Sylvie » qui imposa à la dernière des Gorgones son despotisme maternel.

Les autres figures mythologiques de *Malpertuis* sont moins prononcées : elles n'existent que pour avertir le lecteur que les hôtes de la maison maudite ne sont en rien des hôtes ordinaires. Ainsi, à Apollon Musagète, symbole du soleil et de la lumière, divinité tutélaire de tous les arts, idéal de la jeunesse et de la beauté, semble correspondre le jeune Mathias Krook : « son agréable voix de ténorio », montant parfois du magasin de lumière et de couleurs où il a élu domicile, « fait oublier les trop lourds silences de Malpertuis ».

Il faut encore citer Vulcain, autrement dit Héphaïstos, le laideron de l'Attique, dieu du feu et dieu forgeron ; c'est, à n'en point douter, Griboin, le cracheur de feu. Mais « peut-on croire à une telle déchéance qui aurait

fait, de la fille de la mer, la vieille Griboin ? » (p. 166). L'unique moyen d'identification dont dispose le lecteur à son égard est le lien conjugal qui l'unit à Maître Griboin : Vénus, en effet, fut la principale épouse d'Héphaïstos.

Si l'on se souvient que les Titans furent les protagonistes d'une lutte fratricide, la Titanomachie, et que l'un d'eux fut précipité par Zeus dans le Tartare, on pourra dégager un dernier parallèle entre la victime de Zeus et l'informe Tchiek : « Ivre de puissance et d'orgueil, il entreprit la plus formidable des révoltes ! Tchiek... Tchiek... C'est le bruit que font les corps des vaincus qui glissent dans l'abîme... », ricane Lampernisse (p. 96).

Respectant les traits caractéristiques du magistère antique des dieux, disséminant à travers son texte, mû par une logique implacable, les indices les plus subtils – les personnages qui hantent Malpertuis ne posent aucun acte gratuit, ne prononcent aucune parole qui n'ait une signification particulière –, Jean Ray fit œuvre de « policier » : il versa, au cours de son récit, les pièces les plus diverses au dossier d'une fabuleuse enquête fantastique. C'est ce réseau d'interactions incessantes qui, tout en nimbant le dénouement de l'œuvre d'une aveuglante clarté, manifeste que ce roman fantastique est le plus logique qui soit et rend la lecture de *Malpertuis* si envoûtante.

Une mythologie de réflexion

Cependant, la vérité de *Malpertuis* – et dès lors, son succès – se situe sur un plan tout différent, plan d'où surgit le second aspect de la définition du « mythe littéraire ». En effet, l'auteur n'altère pas les traits essentiels des figures antiques qu'il anime ; c'est donc à leur présence massive, et non à leurs personnages, qu'il attache une importance particulière. Force nous est, pour en rendre compte, d'effectuer quelques investigations dans ce qui fut l'univers intellectuel du jeune Jean Ray.

En 1920, les travaux d'Einstein sur la relativité menèrent, comme on sait, à la conclusion que l'espace et le temps – devenu l'ultime dimension d'un univers qui en comportait quatre – n'étaient plus des absolus de la réalité physique. Dans le cadre de la vulgarisation, on fournit abusivement à cette conclusion un prolongement de l'ordre de la perception sensorielle et de la représentation psychologique, en virant d'une quatrième dimension temporelle à une quatrième dimension spatiale. Certains esprits imaginatifs, dont Jean Ray, furent fortement impressionnés : plus de temps, plus d'espace, plus de lieux clos ! Apparut dès lors un nouveau fantastique où les visions du passé et de l'avenir s'expliquaient par une contradiction de l'espace-temps, par un « troublant pli dans l'espace », par l'existence d'un monde en quelque sorte « intercalaire », où l'étranger pouvait provenir d'un autre plan de l'univers.

Toute l'œuvre de Ray manifeste, selon nous, le désir du Gantois de remonter, par l'entremise de ces divers mondes intermédiaires, la voie des

souvenirs. Ainsi, c'est dans un univers intercalaire... qu'il retrouve la Flandre de son passé ; tel celui de *Rues*, avec son lustre à pendeloques de cristal jetant l'arc-en-ciel par poignées sur un comptoir blanc où trônaient les vastes pièces montées d'antan... C'est dans l'espace hyper-géométrique que l'homme tente d'exorciser les démons de l'enfant qu'il fut, ainsi que l'illustre le *Psautier de Mayence*, nouvelle qui traduit la fascination effrayée de l'auteur pour tout ce qui habite les profondeurs de la mer et risque d'en émerger. C'est également dans un monde parallèle que, s'identifiant au héros du *Grand Nocturne*, il revit l'une des réunions dominicales de son enfance¹. Dans cette optique, il semble évident que Ray tremble devant le temps qui fuit et s'écoule inexorablement, et qu'il tente, par le biais de l'écriture fantastique, de « s'assurer » de celui-ci en le maniant à sa guise.

Mythe et abolition du temps

L'écrivain a placé, de manière évidente, Malpertuis sous le signe de la quatrième dimension. Ne parle-t-il pas « ...d'un pli dans l'espace pour expliquer la juxtaposition de deux mondes, d'essence différente, dont Malpertuis serait un abominable lieu de combat... » (p. 108). Sans faire de la demeure maudite le refuge effectif de souvenirs ou de rêves, Ray y livre néanmoins, grâce aux personnages qu'il a choisi d'y faire figurer, une lutte contre le temps. En effet, la simple apparition, dans le roman, des dieux de l'Olympe et des mythes qu'ils véhiculent provoque une rupture du temps historique et un retour au temps sacré, distinct de la durée irréversible et profane dans laquelle s'insère le quotidien des hommes : d'une part, le mythe est censé se produire « au cours » d'un instant sans durée, d'autre part, tout acte spécifique de la fonction de chaque dieu captif (l'acte de tuer pour une Érinnye, l'acte de pétrifier pour la Gorgone...) réitère le premier geste, antique celui-là, de cet office et coïncide avec lui. Le scripteur qui reproduit ces gestes exemplaires se trouve transporté à l'époque où ils furent révélés. Il opère ainsi, en une substitution du temps sacré au temps profane, en une intrusion du temps mythique dans le temps de l'histoire, une abolition de la durée.

Mythe et résurgence du temps

Néanmoins, les dieux antiques et païens eux-mêmes, en vertu de la loi qu'a promulguée Jean Ray à leur sujet, « ont le temps contre eux » : en effet, selon l'auteur,

les dieux doivent leur existence à la croyance des hommes. Que cette foi s'éteigne et les dieux meurent. Mais cette foi ne souffle pas comme une flamme

¹ Cf. Jean Ray. Bruxelles, Hatier, coll. Auteurs contemporains, 1986.

de chandelle, elle s'allume, brûle, irradie et agonise. Les dieux vivent d'elles, lui empruntent leur force et leur pouvoir, sinon leur forme (p. 160).

L'emprise des divinités de l'Attique s'efface peu à peu du cœur et de l'esprit des humains ; « quelque part dans l'espace, des agonies monstrueuses s'achèvent lentement au long des siècles et des millénaires » (p. 159). La tentative de Ray-Cassave, geôlier des dieux de l'Olympe auxquels il cherche à redonner un semblant de consistance en les moulant dans une enveloppe humaine, échoue elle aussi : « les dieux reprennent goût à la vie, mais c'est la détestable vie des hommes, et rien de plus, qui leur échoit » (p. 87). Les fantômes qui hantent Malpertuis, victimes de passions humaines, périssent de mort violente ou vieillissent misérablement.

Une seule issue, dès lors, s'offre à l'écrivain : s'incliner devant une puissance divine qui parvienne à triompher du temps. Au cours de la nuit de Noël, les puissances infernales qui hantent Malpertuis se déchainent ; elles fuiront cependant, « comme des nefs sous la tourmente », lorsque paraîtront dans le jardin du logis

de hautes silhouettes monacales vêtues de bure... chantant des hymnes formidables :

- Noël ! Noël ! Le Christ est ressuscité !
- Place au vrai Dieu ! Arrière les fantômes de l'enfer ! (p. 103).

En plaçant dans la bouche des moines l'invocation « Noël ! Noël ! Le Christ est ressuscité ! », le romancier semble, une fois encore, céder au mirage de la « détemporation » : en effet, la mort du Nazaréen se situe également dans un temps spécifiquement religieux ; le fidèle qui évoque la crucifixion du Sauveur s'évade de la durée quotidienne en réactualisant le sacrifice primordial. Or ce cri « Noël ! Noël ! Le Christ est ressuscité ! » et non « Noël ! Noël ! Le Christ est né ! » se veut évocation de la résurrection, une évocation qui, de soi, est celle de la victoire du Dieu sur le péché. Le temps est indispensable dans cette conception d'un salut éternel, à mériter et à espérer jusqu'à la consommation des siècles. Jean Ray a élu le Christ pour maître car le christianisme lui apparaît comme l'unique doctrine qui accepte le temps tel qu'il est ¹.

Ce thème du Dieu chrétien victorieux des déités du paganisme apparaîtra souvent dans l'œuvre du Gantois : *L'Ennemi dans l'île* exalte le missionnaire victorieux des croyances indigènes, *Yucca ou L'Énigme mexicaine* décrit un poulpe humain, Yucca, pour qui les temps sont révolus, car son antique puissance a peu de réalité au regard de celle de Dieu qui est infinie. « Le Verbe n'a plus de temps puisqu'il est éternel », peut-on lire dans les notes

¹ « Jésus [...] est depuis toujours, dans le passé comme dans le présent et l'avenir », écrit Jean Ray dans le dossier des pensées accompagnant les feuillets de *Saint-Judas-de-la-Nuit* (cf. *Cahier de l'Herne Jean Ray, op. cit.*, p. 155).

personnelles du dossier de préparation de *Saint-Judas-de-la-Nuit*, autre récit de Jean Ray. Cette recherche désespérée des secrets du temps, évidente dans *Malpertuis*, traduit une aspiration inavouée d'éternité. L'auteur semble avoir privilégié, au terme de sa quête, l'immortalité de l'âme. Néanmoins, ne peut-on déceler dans l'anxieuse interrogation des dernières pages de *Malpertuis* (« Les dieux n'ont-ils pas survécu ? ») comme le regret de l'antique rêve d'éternelle jeunesse, de l'antique mythe « de l'éternel retour » ?